

HARKNESS

Du même auteur

Des Bleus à la belle étoile. Éditions Salto, 2015

Antonio Pereira est né dans la lune, hier...

De la dernière pluie de météorites qui a frappé la divine mère, quelque part sur sa face cachée, au pays imaginaire. Aux premières heures de sa vie, il rencontre Peter et Wendy qui le prennent pour un enfant perdu et l'adoptent. Aussitôt il joue avec *La plume* et les autres, jusqu'à créer des histoires, avant de changer le cours de la sienne. Ce matin, le voilà écrivain.

Ainsi chaque jour c'est le même refrain, entrecoupé d'un solo d'harmonica...

Souffle perpétuel d'inspiration.

Vous pouvez retrouver ses élucubrations dans son espace créatif

<https://lecafedelapageblanche.com/> où tout est prétexte à écrire.

Antonio Pereira

Harkness

Au cœur d'un concert de Bruce Springsteen

Roman

<https://harknessantoniopereira.wordpress.com/>

Ce livre a été autoédité avec les services de Bookelis©

ISBN : 979-10-227-8347-7

© Antonio Pereira

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Image de couverture : © Pixabay

Note de l'auteur

Le concert de **Bruce Springsteen** du 11 juillet 2016 à Paris est au cœur de ce roman. Chacune de ses chansons y est mise en exergue dans le seul intérêt de l'histoire et de son intrigue.

Tous les extraits mentionnés dans ce livre sont la propriété exclusive de l'artiste, tous droits réservés.

J'ai effectué moi-même les traductions annotées en dessous, à titre indicatif uniquement (pour les non anglophones), sur la base de mes connaissances et suivant ma propre sensibilité. Elles n'engagent que moi et n'ont pas pour but de retranscrire littéralement l'intention de l'auteur. Elles contribuent à partager, à travers mon récit, ce que les chansons m'évoquent plus que ce qu'elles disent vraiment.

PREMIÈRE PARTIE

1

The River Tour

La tournée « The River »

John Harkness avait la tête comme une bonbonne, prête à exploser. Depuis le matin, il endurait un mal de crâne qui ne voulait pas le lâcher. Étrangement, il s'était déclenché en même temps que l'alarme incendie de l'immeuble où devait se tenir le congrès annuel de la société « Eau de Paris », près du Parc Monceau. Une panne électrique avait alors obligé les organisateurs à déplacer le séminaire dans les vieux locaux du treizième arrondissement. John y représentait la *Scottish Water* dans le cadre d'un partenariat avec l'entreprise parisienne. Ces voyages outre-Manche étaient pour lui une vraie bouffée d'oxygène. Sauf ce premier jour de conférence. L'atmosphère était particulièrement pesante. Après six heures d'échanges et de débats irrespirables sur le thème « L'Eau et le Climat », John avait l'impression que l'alarme retentissait toujours dans les couloirs de sa boîte crânienne. Toutes ces prises de becs avaient fini en stalactites de glace plantées dans sa tête.

Lorsqu'il passa la porte qui ouvrait sur la rue des Frigos, la sueur se mit à dégouliner de sous sa casquette en tartan, comme si son corps entamait un dégivrage après une journée confiné dans des bureaux climatisés. En ce mois de juillet 2016, il faisait très chaud à Paris. John sortit un mouchoir soigneusement plié de sa poche et s'épongea le front. Il était dix-sept heures quarante et il lui tardait que cette journée se termine.

Il tourna à gauche et se dirigea vers le pub *The Cork & Irish Brewery*, un peu plus haut dans la rue Neuve-Tolbiac, où il était allé déjeuner, seul. John se mêlait rarement aux autres participants. Ce monde de cols blancs n'était pas le sien. Il avait travaillé pendant vingt ans comme technicien dans l'usine de traitement des eaux résiduaires de Glasgow avant de décrocher ce poste, par un concours de circonstances. Le directeur du centre désespérait de trouver un ingénieur bilingue à envoyer en France. Car si les Français comprenaient l'anglais à peu près, ils restaient perplexes devant celui parlé par les Écossais. Or, il se trouvait que John possédait quelques rudiments de la langue de Molière qu'il tenait de sa grand-mère maternelle. Pour le directeur c'était mieux que rien. Un technicien parlant français avait plus vite fait de combler ses lacunes que n'importe lequel de ses cadres d'apprendre à articuler. Ses nouveaux collègues ne partageaient pas cet avis et ne voyaient en lui qu'un ouvrier privilégié, à la botte du grand chef. Ils ne firent aucun effort pour l'intégrer. Pas plus que John n'en fit de son côté. Il n'avait pas bonne réputation dans l'usine. On le disait taciturne et solitaire. Peu s'aventuraient à partager avec lui une bière après le boulot. Il avait eu l'alcool mauvais dans le temps, disait-on, et cela pouvait vite mal tourner. Chacun gardait ses distances et cela semblait convenir à tout le monde.

John aimait ses instants d'isolement à l'heure du déjeuner. Il avait toujours trouvé les conversations de comptoir plus divertissantes que les fadaises des collègues à la cantine. Il aimait donner la réplique aux barmen, comme au théâtre. Certes, c'était différent en France. Les patrons les plus loquaces aimaient surtout s'écouter parler, servant souvent les mêmes vanes. Cela tombait bien aujourd'hui car John n'était pas bon public. Il n'avait rien pu avaler ce midi. Des nausées l'avaient empêché de toucher à son burger frites. Il avait même terminé

son repas par un verre d'eau et une aspirine. Lorsqu'il se trouva à nouveau dans le pub, il surprit sa mine dans un miroir. Elle était aussi pâle que du porridge, se dit-il. Il avait vraiment besoin de vitamines. Il retira sa veste et l'accrocha à une patère du comptoir devant laquelle il prit place, sur un tabouret.

– Une pinte de Guinness, s'il vous plaît.

À prononcer ces quelques mots, dans un français parfait, il se sentit déjà mieux. À cinquante-sept ans, John était aussi sec qu'un single malt sans glace. Une taille moyenne, des épaules larges et le port droit, il avait le visage raviné et des yeux clairs dont le blanc jauni au whisky tirait sur le vert. Arrangé dans un costume gris, chemise blanche ouverte, sans cravate, il semblait usé par la vie, et cette journée n'arrangeait rien. Même la Guinness n'était pas dans son état normal. Il grimaça à chaque gorgée, ravalant cette amertume qui ne venait pas uniquement de la bière mais d'un arrière-goût de déception. C'était un vrai problème à Paris. Rares étaient les pubs avec une stout potable, à la saveur douce et amère, une mousse onctueuse comme une crème sur un cappuccino avec ces petites notes uniques de tourbe et de malt qui vous ramènent, le temps d'une gorgée, de l'autre côté de la Manche.

« Pouah ! Ici, on devait la brasser avec les eaux usées de Paris », pensa John.

Heureusement, il savait où trouver cet élixir, dans un pub irlandais, près de l'Olympia. Demain, se dit-il, avec l'empressement d'y être. Ce quartier ne lui disait rien de bon. Il respirait la banlieue avec ses rues et ses bâtisses sans histoire et sans âme. C'était la première fois qu'il y mettait les pieds. Il lui tardait de retrouver son hôtel et le chic haussmannien du huitième. Il avait même pensé aller au cinéma, ce soir. Au Gaumont, sur les Champs-Élysées. C'était une distraction dont il usait volontiers à Paris pour parfaire son français.

Mais aujourd'hui rien ne se déroulait comme prévu. Et puis sa migraine ne l'y incitait pas. Quand il prit soudain conscience qu'elle s'était dissipée. Cette mixture noire, au nom usurpateur, avait manifestement des vertus cachées. Il savoura cette bonne nouvelle en silence et commanda quelques chips pour se requinquer et l'aider à finir son verre. Après une petite heure, il décida de sortir pour marcher un peu. Peut-être irait-il au cinéma finalement.

Le serveur du pub lui avait indiqué comment rejoindre un parc de l'autre côté de la Seine. Il jouxtait un complexe cinématographique moderne de dix-huit salles, avec tous les films du moment, avait-il ajouté. C'était tout droit, il ne pouvait pas se tromper. John passa le pont de Tolbiac et tomba sur un jardin où il flâna un bon moment, à l'ombre des allées. Quand il remarqua des files interminables qui semblaient se ruer vers un curieux édifice pyramidal. Il se dit que le cinéma devait être là. Il s'approcha, surpris par tant d'engouement pour le septième art. Aucune affiche de film n'apparaissait sur les façades. Devant un stand, un homme faisait griller des saucisses. L'estomac de John se mit aussitôt à gémir comme un enfant au rayon des bonbons, jusqu'à ce que sa tête cède à la faim. Il acheta un sandwich et une portion de frites, barbouillée de ketchup, puis retourna s'asseoir sur un banc, sous un arbre. Il mit ses écouteurs et mangea, andante, accompagné de Mozart et son concerto pour piano numéro 21. Lorsqu'il se leva, il était complètement apaisé, dans son ventre et dans son crâne. Il n'était pas loin de vingt heures, les files avaient été avalées par le temple du cinéma. Il s'apprêtait à rentrer quand une femme l'interpella.

– Vous cherchez un billet ?

John fut surpris par la demande. Il n'avait pas l'habitude d'acheter un ticket dans la rue.

– Je suis passé devant l'entrée tout à l'heure, dit-il, avec un

accent britannique charmant, mais je n'ai pas pu voir ce qu'il y avait à l'affiche.

La femme, qui avait peut-être la quarantaine, en jean et tee-shirt, écarquilla ses grands yeux. Ils étaient magnifiquement assortis au bleu azur de l'inscription floquée sur sa poitrine, « The River Tour ». Elle devait sans doute travailler dans un de ces tour-opérateurs sur la Seine, se dit John, particulièrement troublé par ce regard qui semblait lui rappeler quelqu'un.

– Ce soir, c'est le Boss ! s'exclama-t-elle, étonnée qu'il ignore l'événement.

– Le Boss ?

John n'en avait jamais entendu parler. Il s'agissait certainement d'une de ces comédies estivales qu'il prit l'habitude de voir pour leurs dialogues accessibles.

– C'est une comédie avec qui ? demanda-t-il, l'air intéressé.

– Vous voulez rire ? répondit-elle, dubitative. Springsteen !

Ce nom ne lui disait absolument rien.

– C'est américain ?

– Springsteen et son E Street Band. Y a pas plus américain. Si vous ne l'avez jamais vu, c'est l'occasion rêvée. Vous ne serez pas déçu. C'est complet, vous savez !

Non, John ne savait pas. Tout lui paraissait étrange sur l'instant, presque irréel. Cette femme, sortie de nulle part, avait quelque chose dans sa voix et son regard qui l'intriguait. C'était comme s'il la connaissait. Mais d'où ? Il aurait voulu lui demander si elle n'avait pas des origines écossaises. Mais sa désinvolture semblait indiquer qu'elle était bien française.

– Tenez, j'ai un billet justement. Je vous le vends.

– Heu...

John n'eut pas le temps de réfléchir, la femme lui tendait déjà le bout de papier.

– Au prix que vous voudrez, ajouta-t-elle aussitôt, voyant

son air embarrassé. Je ne peux pas y aller, je viens de me brouiller avec mon ami.

– Oh ! je... Heu... Je suis désolé.

John était aussi navré que si elle avait été sa propre sœur. Dans un élan d'humanité, qu'on retrouve chez la plupart des Écossais, il prit le billet comme s'il s'agissait d'une tombola pour une œuvre de charité.

– Bien, si vous pensez que c'est un bon film.

– Le meilleur sur scène. Vous n'allez pas être déçu. Je l'ai vu trois fois, dit la femme qui affichait un joli sourire de vendeuse après une affaire conclue.

John sortit son portefeuille pour régler ce qu'il devait.

– Et c'est combien un ticket ?

– Ce que vous voudrez, je vous dis... Je m'en fiche, insista-t-elle.

Il en extirpa un billet de dix euros.

– Ça ira ?

Le sourire de la femme s'envola aussitôt, laissant place à deux yeux ronds qui semblaient voir un billet pour la première fois. Elle finit par le saisir en murmurant un merci inaudible. Un homme au loin semblait les interpeller.

– Allez-y, ça a dû commencer ! dit-elle avant de s'éloigner.

– Merci, répondit John, presque déçu de la voir partir.

Il retira sa casquette et la salua tout en s'avancant dans la file, déserte. Un grand noir, tout en muscles, valida aussitôt son ticket et le palpa brièvement le long du corps.

– Quelle salle ? demanda John au vigile qui déchiffra à nouveau son laissez-passer.

– Orchestre, U30. C'est par là, lui répondit celui-ci en lui indiquant une direction, une hôtesse va vous placer. Dépêchez-vous, ça a déjà commencé.

John balaya rapidement l'entrée du regard.

Il cherchait un distributeur de boissons. Le sandwich lui avait donné soif. Il trouva surtout des stands qui vendaient des fringues. Un seul proposait à manger et à boire. Il commanda une nouvelle pinte de bière, blonde cette fois, servie dans un verre plastique sur lequel il reconnut la même inscription bleu azur que sur le tee-shirt de la femme. Il l'emporta avec lui et s'installa à la place que lui désigna une hôtesse. L'homme à côté de lui le dévisageait comme s'il n'était pas le bienvenu.

« Décidément, l'amabilité française reste un éternel chantier social », pensa-t-il.

Il n'y attacha pas plus d'importance que ça, stupéfait par ce qu'il découvrait. Une salle immense, plongée dans le noir, un écran géant au milieu et deux autres plus petits sur les côtés. Comme pour une finale de football. Il n'avait jamais vu un film dans ces conditions, même en plein air. Des milliers de gens, assis autour ou debout au milieu, scandaient des sons sourds dont il ne distinguait pas le sens. Drôle de séance. Quand sur l'écran, sans générique, ni présentation, un homme apparut soudain, dans un nouveau grondement de spectateurs très agités, comme s'il s'agissait du pape. Il ne reconnut pas l'acteur en gros plan, assis seul au piano. Il ne devait pas être français à son accent, quand il lança un « Bonsoir Paris ! », comme si le film était une retransmission d'un concert en live. Mais John gardait les yeux rivés sur l'écran sans voir qu'en dessous se trouvait la scène de ce qui était projeté. Pour lui, elle était trop loin et se confondait avec le reste du public dans la fosse. Dès les premières notes jouées au piano par ce sexagénaire aux bras musclés mais aux doigts agiles, il ne pensa plus à rien. Il s'installa au fond de son siège et se laissa transporter, comme le matin même dans l'airbus qui l'avait emmené jusqu'à Paris, avec un autre concerto dans les oreilles.